

Charles Perrault

Barbe-Bleue



editions de l'agora



Charles Perrault
Barbe-Bleue



L

était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderie et des carrosses tout dorés; mais par malheur cet homme avait la barbe bleue: cela le rendait si laid et si terrible qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui le dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère, et trois ou quatre de leurs meilleures amies, et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, que parties de chasse et de



pêche, que danse et festins, que collations: on ne dormait point, et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue et que c'était un fort honnête homme.



Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut.

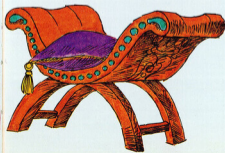
Au bout d'un mois, Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence; qu'il la pria de se bien divertir pendant son absence; qu'elle fit venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne si elle voulait, que partout elle fit bonne chère.

— Voilà, lui dit-il, les clés des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent, celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous mes appartements. Pour cette petite clé-ci, c'est la clé du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer et je vous le défends de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné; et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et

des miroirs, où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de ver-



meil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipita-



tion qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter; elle prit donc la petite clé et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées; après quelques moments elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs. (C'était toutes les femmes que Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, et la clé du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clé, referma la porte et monta à sa chambre pour se recueillir un peu, mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clé du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point; elle eut beau la laver, et même la frotter avec du



sablon et avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clé était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait: quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti, venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain il lui redemanda les clefs, et elle les lui donna, mais





d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

- D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres?

- Il faut, dit-elle que je l'aie laissé là-haut sur ma table.

- Ne manquez pas, dit Barbe-Bleue, de me la donner tantôt.

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clé. Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme:

- Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clé?

- Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

- Vous n'en savez rien, reprit Barbe-Bleue, je le sais bien, moi; vous avez voulu entrer dans le cabinet! Eh bien! madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues.

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendu un rocher, belle et affligée comme elle était; mais Barbe-Bleue avait un coeur plus dur qu'un rocher.

- Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

- Puisqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

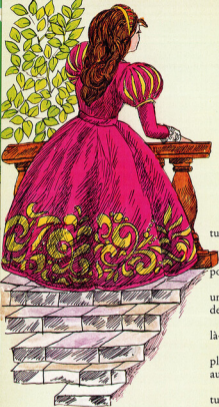
- Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit Barbe-Bleue, mais pas un moment davantage.

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur, et lui dit:

- Ma soeur Anne (car elle s'appelait ainsi) monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter.

La soeur Anne monta sur le haut de la tour, et la pauvre affligée lui cria de temps en temps:





– Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Et la sœur Anne lui répondait:

– Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

Cependant Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme:

– Descends vite, ou je monterai là-haut.

– Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit sa femme; et aussitôt elle criait tout bas:

– Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Et la sœur Anne répondait:

– Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

– Descends donc vite, criait Barbe-Bleue, ou je monterai là-haut.

– Je m'en vais, répondait sa femme; et puis elle criait:
– Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?
– Je vois, répondait la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci.
– Sont-ce mes frères?
– Hélas, non, ma sœur, c'est un troupeau de moutons.
– Ne veux-tu pas descendre?
criait Barbe-Bleue.





— Encore un moment, répondait sa femme; et puis elle criait:

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore... Dieu soit loué! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères; je leur fais signe tant que je puis de se hâter.

Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et toute échevelée.

— Cela ne sert de rien, dit Barbe-Bleue, il faut mourir.

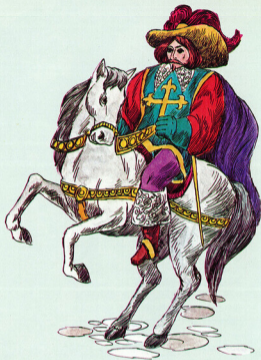
Puis la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

— Non, non, dit-il, et recommande-toi bien à Dieu; et levant son bras...

Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que Barbe-Bleue s'arrêta tout court. On ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe-Bleue.

Il reconnut que c'était les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre





mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa

femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères; et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue.

MORALITÉ

*La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets;
On en voit tous les jours mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.*

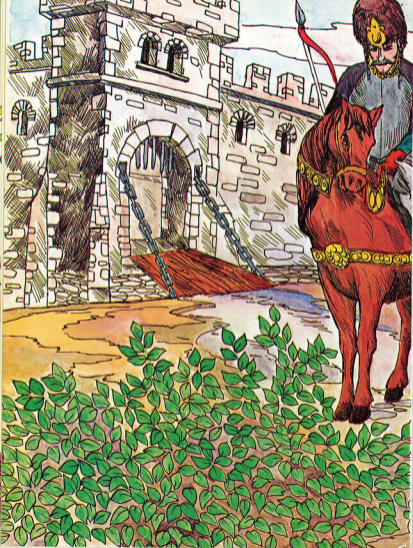
AUTRE MORALITÉ

*Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé;
Il n'est plus d'époux si terrible
Ni qui demande l'impossible,
Fût-il malcontent et jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.*



Illustrations originales de
VICTOR FEODOROV

© 1981 Les Éditions de l'Agave S.A. Genève
Imprimé en Italie par G. Canale et C. - Turin



*La Belle aux
Cheveux d'Or*

*Le Petit Chaperon Rouge
Les Fées*

Le Chat Botté

Cendrillon

Le Petit Poucet

Riquet à la houppe

*La Belle au
Bois dormant*

Barbe-Bleue

